

LE « WATERLOO » DE HENRY HOUSSAYE¹

(Suite et fin.)

Dans un premier² article ont été établis quelques-uns des procédés qui interdisent au « Waterloo » de Henry Houssaye, malgré l'érudition de l'auteur, de constituer une œuvre rigoureusement historique. Achever cette démonstration par de nouvelles preuves, tel est le but de la présente étude.

A propos du regret qu'entretint Napoléon de n'avoir point employé Murat lors de la campagne de Belgique, Henry Houssaye, invoquant le *Mémorial de Sainte-Hélène*, de Las Cases, prête à l'Empereur le langage suivant :

A Waterloo, disait-il, Murat nous eût valu peut-être la victoire. Que fallait-il? Enfoncer trois ou quatre carrés anglais. Murat était précisément l'homme de la chose (p. 55).

Paroles qui ne sont qu'un résumé d'un jugement ainsi conçu :

... et pourtant il nous eût valu peut-être la victoire; car que nous fallut-il dans certains moments de la journée? Enfoncer trois ou quatre carrés anglais; or Murat était admirable pour une telle besogne; il était précisément l'homme de la chose: jamais à la tête d'une cavalerie on ne vit quelqu'un de plus déterminé, de plus brave, d'aussi brillant (*Mémorial*, t. II, p. 276)³.

Plus frappant est le système d'abréviation, de suppression, dans le passage suivant, où Henry Houssaye fait dire à Napoléon :

1. Les citations de l'ouvrage examiné sont extraites de la 66^e édition, Paris, Perrin 1910, in-12.

2. Cf. *Revue des Études Napoléoniennes*, mai-juin 1915.

3. Les citations du *Mémorial de Sainte-Hélène* sont tirées de l'édition de 1823, Paris, l'auteur, 8 vol. in-8.

Le « Waterloo » de Henry Houssaye.

Je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première.... Je sentais la Fortune m'abandonner. Je n'avais plus un avantage qui ne fût immédiatement suivi d'un revers.... Aucun de ces coups ne me surprit, car j'avais l'instinct d'une issue malheureuse (p. 499-500).

Si l'on se reporte à la source indiquée, c'est-à-dire au *Mémorial de Sainte-Hélène* encore, on saisit pleinement l'exagération énorme du procédé habituel à Henry Houssaye, Las Cases, en effet, attribue à Napoléon des paroles autrement abondantes, singulièrement explicites, d'où les expressions pittoresques, l'énergie pathétique, toute la substance napoléonienne, en un mot, ont été prosrites par l'infidèle narrateur. Voici ce développement :

Il est sûr, disait-il, que dans ces circonstances je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif; ce n'était plus ma confiance première : soit que l'âge, qui d'ordinaire favorise la fortune, commençât à m'échapper, soit qu'à mes propres yeux, dans ma propre imagination, le merveilleux de ma carrière se trouvât entamé, toujours est-il certain que je sentais en moi qu'il me manquait quelque chose. Ce n'était plus cette fortune attachée à mes pas qui se plaisait à me combler, c'était le destin sévère auquel j'arrachais encore, comme par force, quelques faveurs, mais dont il se vengeait tout aussitôt; car il est remarquable que je n'ai pas eu alors un avantage qu'il n'ait été immédiatement suivi d'un revers. J'ai traversé la France, été porté jusqu'à la capitale par l'élan des citoyens, et au milieu des acclamations universelles; mais à peine étais-je dans Paris que, comme par une espèce de magie et sans aucun motif légitime, on a subitement reculé, on est devenu froid autour de moi. Mon entrée en campagne avait été des plus habiles et des plus heureuses, je devais surprendre l'ennemi en détail; mais voilà qu'un transfuge sort du rang de nos généraux pour l'aller avertir à temps. Je gagne brillamment la bataille de Ligny, mais mon lieutenant me prive de ses fruits. Enfin je triomphe à Waterloo même, et tombe au même instant dans l'abîme; et tous ces coups, je dois le dire, me frappèrent beaucoup plus qu'ils ne me surprirent. J'avais en moi l'instinct d'une issue malheureuse; non que cela ait influé en rien sur mes déterminations et mes mesures, assurément; mais toutefois j'en portais le sentiment au-dedans de moi (*Mémorial*, t. VII, p. 179-182).

A remarquer, entre autres transformations, la phrase : « Je sentais la fortune m'abandonner », complètement fantaisiste, et

Émile Le Gallo.

qui altère bizarrement la pensée de Napoléon en lui substituant, à vrai dire, un contresens. Dans le texte authentique de Las Cases il apparaît bien, en effet, que Napoléon distingue deux divinités fort inégalement tutélaires, la fortune, désormais absente, et le destin, qui l'a supplantée. Dans les entretiens de Sainte-Hélène, au demeurant, Napoléon revient fréquemment sur l'action irrésistible de la « fatalité », ou encore de la « destinée », pendant la campagne de Belgique : à lire Las Cases, O' Méara et Gourgaud on s'aperçoit sans peine que cette conception est familière à Napoléon, très caractéristique de l'interprétation qu'il veut répandre au sujet du dénouement militaire des Cent-Jours.

Les libertés que prend Henry Houssaye avec Las Cases se reproduisent avec nombre d'autres auditeurs des paroles impériales. Ainsi, Henry Houssaye a fort diligemment débarrassé les récits de Foy de particularités jugées sans doute oiseuses. Relatant les intentions de Napoléon le matin du 18 juin, Henry Houssaye emploie les notes journalières de Foy, communiquées par le comte Foy, et fait parler en ces termes le général :

L'Empereur avait dit le matin au Caillou : Je ferai jouer ma nombreuse artillerie, je ferai charger ma cavalerie et je marcherai avec ma vieille garde (p. 364, n. 1).

Or, les notes de Foy ont été rapportées par Girod de l'Ain dans l'ouvrage intitulé *Vie militaire du général Foy*¹, et ces notes démontrent que le matin du 18 juin Napoléon a défini une tactique tout à fait différente des projets sommaires que contiendrait, à en croire Henry Houssaye, le récit de Foy. Voici comment Napoléon s'est exprimé :

Je ferai jouer ma nombreuse artillerie, je ferai charger ma cavalerie pour forcer les ennemis à se montrer, et, quand je serai bien sûr du point occupé par les nationaux anglais, je marcherai droit à eux avec ma vieille garde (*Vie militaire du général Foy*, par Girod de l'Ain, p. 279).

Par suite le but essentiel de Napoléon, d'après le témoignage de Foy, consiste à saisir corps à corps, avec sa vieille garde, les

1. Paris, Plon, 1900, in-8.

Le « Waterloo » de Henry Houssaye.

forces proprement britanniques, les seules que dans l'armée de Wellington il regarde alors, à tort ou à raison, comme redoutables. Telles sont, quelques heures avant Waterloo, les préoccupations de Napoléon, confirmées par certains autres textes, comme l'entretien de Napoléon avec O' Méara, du 26 mars 1817, où il juge les troupes des Alliés en Belgique :

Parmi toutes ces troupes, dit-il, je ne comptais que les Anglais qui pussent lutter avec les miennes; les autres m'occupaient fort peu. Je crois qu'il y avait à peu près trente-cinq à quarante mille Anglais que je considérais comme aussi braves et aussi bons que mes soldats¹.

Et il est donc impossible de ne pas conclure que la citation précitée de Foy dans l'ouvrage de Henry Houssaye établit au compte de cet écrivain un nouveau contresens.

Il est inexact aussi, comme Henry Houssaye l'affirme d'après les notes de Foy, que parmi ses propos du 18 juin au matin Napoléon ait déclaré :

Après une bataille comme celle de Fleurus, la jonction des Anglais et des Prussiens est impossible d'ici deux jours; d'ailleurs les Prussiens ont Grouchy à leurs trousses (p. 323).

On lit avec surprise parmi l'exposé de Foy une phrase moins harmonieuse, d'une construction assez fruste, à peu près telle, par conséquent, qu'elle a dû être prononcée dans sa rapidité négligente, et où Grouchy n'est pas désigné :

La jonction des Prussiens avec les Anglais est impossible avant deux jours, après une bataille comme celle de Fleurus, et étant suivis, comme ils le sont, par un corps de troupes considérable (Girod de l'Ain, *op. cit.*, p. 278).

Et il existe une nuance appréciable entre « suivre » et « être aux trousses »....

Même utilisation défectueuse des notes de Foy à propos des charges de la cavalerie française, puisque si, d'après Henry Houssaye, Foy a écrit :

1. O'Méara, *Napoléon en exil*, Paris, Garnier frères, 1897, in-12, t. II, p. 58.

Émile Le Gallo.

En peu de minutes, les plateaux ont été couverts, inondés par la *procella equestris* (p. 369, n. 2),

l'ouvrage de Girod de l'Ain renferme (p. 281) une mention plus précise :

En peu de minutes les plateaux entre Hougomont et les routes de Charleroi et de Nivelles ont été couverts, inondés par la *procella equestris*.

Pour le récit de la bataille des Quatre-Bras Henry Houssaye se sert d'un document, extrait des Archives de la Guerre, qu'il dénomme *Relation de Kellermann* (p. 213, n. 1, p. 214, n. 2, etc.). Ce récit, en réalité, a été intitulé par Kellermann *Observations sur la bataille de Waterloo*. Mais Henry Houssaye ne se borne pas à corriger le titre. Le style de Kellermann, apparemment, lui déplaît, et le voilà qui le polit, qui le redresse, s'efforçant de lui donner plus d'élégance, plus d'éclat, et, si l'on peut dire, une cadence plus oratoire.

Ney fait appeler Kellermann :

Mon cher général, lui dit-il d'une voix précipitée, il s'agit du salut de la France! Il faut un effort extraordinaire. Prenez votre cavalerie, jetez-vous au milieu des Anglais. Écrasez-les, passez-leur sur le ventre! (p. 212).

Mais, dans ses *Observations sur la bataille de Waterloo*, Kellermann a écrit :

Mon cher général, il s'agit du salut de la France, il faut un effort extraordinaire; prenez votre cavalerie, jetez-vous au milieu de l'armée anglaise, écrasez-la, passez-lui sur le ventre.

L'armée anglaise a été remplacée par « Anglais », au nom de l'art. Quant à la « voix précipitée » de Ney il n'y en a aucun écho dans le texte de Kellermann. C'est là une trouvaille dramatique du narrateur. Il est fort possible qu'en effet Ney ait parlé rapidement, avec véhémence, mais enfin Kellermann n'en dit rien, et l'hypothèse contraire, quoique moins plausible, pourrait être efficacement défendue : par exception Ney, en raison de la gravité de l'heure, a pu s'exprimer sur un ton discret, avec une lenteur

Le « Waterloo » de Henry Houssaye.

calculée, en donnant à tous ses mots leur plein relief. Et nous ne savons point, en somme, quel genre d'élocution Ney a choisi.

Devant l'ordre de Ney, qu'il estime imprudent, Kellermann présente quelques objections, il allègue particulièrement la faiblesse numérique de l'unique brigade de cuirassiers laissée à sa disposition. Henry Houssaye écrit alors :

Qu'importe! s'écria Ney. Chargez avec ce que vous avez. Passez-leur sur le ventre. Je vous fais suivre par toute la cavalerie ici présente.... Partez!... Mais partez donc! (p. 213).

Pourtant le texte de Kellermann comporte la phrase suivante :

N'importe, réplique celui-ci, chargez avec ce que vous avez, écrasez l'armée anglaise, passez-lui sur le corps, le salut de la France est dans vos mains; partez donc, je vous fais suivre par toute la cavalerie ici présente.

La comparaison des deux versions appelle diverses conclusions instructives. D'abord, le texte de Kellermann a été encore une fois remanié, de telle sorte que, notamment, les mots « le salut de la France est dans vos mains » ont été délibérément supprimés, sous l'évident prétexte que Ney avait déjà dit une première fois « il s'agit du salut de la France ». Et cependant, si quelque chose peint alors, avec un viril accent de sincérité, les résolutions et les alarmes du maréchal, c'est à coup sûr cette répétition saisissante, sinistre même, dans un instant aussi décisif. Puis, ces autres formules « s'écria Ney » et surtout « Partez!... Mais partez donc! » signalent chez Ney une impatience et même une exaspération qu'auraient provoquées non seulement l'argumentation de Kellermann, mais de nouvelles hésitations traduites par le général d'une façon quelconque, geste ou tentative de riposte orale, bien que Ney l'ait prévenu que la cavalerie de la garde et celle de Piré le soutiendraient. Rien de tout cela dans la réponse de Ney telle que l'a rédigée Kellermann : Ney ne s'exclame pas, il « réplique », et l'ordre de partir est suivi, et non précédé, de l'avis que toute la cavalerie disponible appuiera la charge des cuirassiers : ainsi Kellermann ne subit-il point, comme s'il eût été insensible à la promesse d'un important renfort, les instances quelque peu offen-

Émile Le Gallo.

santes du maréchal, sous la forme imaginée : « Partez!... Mais partez donc! » en fin de phrase.

Henry Houssaye est si peu déférent envers les textes qu'il n'a pas hésité à retoucher l'une des apostrophes les plus fameuses du maréchal Ney. Le général Durutte (*Sentinelle de l'Armée*, 8 mars 1838) a commémoré les paroles superbes que Ney, dans la déroute de Waterloo, adressa aux soldats de la brigade Brue :

Je vous ferai voir comment doit mourir un maréchal de France.

Cet appel, Henry Houssaye l'a cru trop long, mal composé, indigne des péripéties de la bataille, et l'a ramené, par une concision artificielle, à un trait fougueux d'éloquence (p. 416) :

Venez voir mourir un maréchal de France.

Voilà qui, sans doute, est plus beau, plus solennel, plus conforme, en tout cas, aux traditions de la rhétorique classique, mais, dans son inexactitude apprêtée, cette adjuration n'apparaît-elle pas quelque peu irrévérencieuse envers le maréchal Ney, envers aussi le général Durutte, dont l'autorité, néanmoins, est complaisamment invoquée? Laissons à nos grands morts leur langage réel, même s'il ne satisfait pas à l'usage et à la littérature, et ne le contrainsons pas, rétrospectivement, à un impeccable rythme.

A chaque chapitre de « Waterloo » la fantaisie se révèle.

Dans ses *Mémoires*, le général Rapp raconte son entrevue avec Napoléon au début des Cent-Jours. Napoléon aborde le cas du maréchal Berthier :

Concevez-vous cette b... de Berthier, qui n'a pas voulu rester! Il reviendra; je lui pardonne tout, à une condition cependant : c'est qu'il mettra son habit de garde du corps pour paraître devant moi (p. 345).

Henry Houssaye substitue (p. 57) :

Cette brute de Berthier, il reviendra. Je lui pardonne tout, mais à la condition qu'il mettra son habit de garde du corps pour paraître devant moi.

Le général Ruty, en passant à la Fère, n'a pas dit au colonel Pion des Loches :

Le « Waterloo » de Henry Houssaye.

Misérable armée qui n'a pas voulu tirer un coup de fusil il y a trois mois! (p. 72).

mais :

Misérable armée qui n'a pas voulu tirer un coup de fusil!

sans qu'il soit question de trois mois, comme il est loisible de le constater dans *Mes campagnes (1792-1815)*, de Pion des Loches (p. 465).

Dans sa *Relation de la bataille de Waterloo*, le général Delort, commandant une division de cuirassiers, explique qu'il arrêta, en dépit de l'ordre du maréchal Ney, le mouvement d'une de ses brigades, celle du général Farine, vers les Anglais :

Je lui enjoignis de ne point se séparer de la division, en lui observant que je n'avais d'ordre à recevoir que du général qui commandait le corps dont ma division faisait partie (Papiers du lieutenant général baron Delort, p. 156, n. 1, dans la *Revue bourguignonne* publiée par l'Université de Dijon, t. XV, n^{os} 2-3, 1905).

Henry Houssaye simplifie les observations de Delort, en style direct, par une courte phrase que Delort, à en juger par son texte personnel, n'a vraisemblablement point prononcée :

Nous n'avons d'ordre à recevoir que du comte Milhaud (p. 365).

Dans la nuit de Waterloo, le sergent de Mauduit, du 1^{er} grenadiers, parvient sur le champ de bataille des Quatre-Bras, jonché de cadavres nus qu'éclaire la lune. Cet atroce spectacle, de Mauduit le dépeint assez longuement, en particulier dans ce fragment :

Ces trois ou quatre mille corps mutilés, couvrant un quart de lieue de terrain, avaient tous reçu l'orage de la nuit du 17 au 18, et se trouvaient recouverts d'une couche de boue noirâtre qui nous les représentait comme de véritables spectres prêts à nous demander, à nous, espèces de fantômes aussi, pourquoi nous ne leur rendions pas les honneurs de la sépulture. (De Mauduit, *Les Derniers jours de la Grande Armée*, t. II, p. 481-482.)

La vision du sergent a été transformée par Henry Houssaye en une citation très abrégée et passablement fautive :

Émile Le Gallo.

Nous croyions voir des spectres qui nous demandaient la sépulture (p. 438).

La liste des rectifications arbitraires de Henry Houssaye pourrait être démesurément allongée. Aucun document n'y échappe.

Le colonel du 22^e de ligne, Fantin des Odoards, a tenu le 17 juin, sur le champ de bataille de Ligny, une brève conversation avec Napoléon. Au sujet des fusils prussiens détruits, Napoléon, entre autres propos, a dit : « Vous avez tort, grand tort », et plus loin, touchant l'ordre déjà donné de conserver ces armes : « qu'on y remédie, et au plus tôt ». (*Journal du général Fantin des Odoards*, p. 432) Henry Houssaye imprime : « Vous avez eu grand tort », et « Qu'on y remédie, et au plus vite ! » (p. 230).

Dans les *Souvenirs d'un ex-officier* (p. 284) un officier du 45^e de ligne, évoquant l'attitude des soldats français le 18 juin, à l'approche de l'action de Waterloo, l'a ainsi fixée :

Jamais il [Napoléon] ne put entendre crier Vive l'Empereur avec plus d'enthousiasme, jamais dévouement plus absolu ne se peignit sur les traits, dans les gestes et dans la voix des soldats; c'était comme un délire. Et ce qui rendait cette scène plus imposante et plus solennelle, c'est qu'en face de nous, à mille pas peut-être, on voyait distinctement, sur la colline des Anglais, se dessiner leur longue ligne d'un rouge sombre :

Ôtant diverses images, taillant à vif dans ces souvenirs d'autant plus sincères que l'auteur nous apprend avoir composé sa relation un mois après Waterloo (p. 271), Henry Houssaye nous offre un tableau certainement moins naturel, moins riche que le précédent :

Jamais on ne cria : Vive l'Empereur ! avec plus d'enthousiasme; c'était comme un délire. Et ce qui rendait cette scène plus solennelle et plus émouvante, c'est qu'en face de nous, à mille pas peut-être, on voyait distinctement la ligne rouge sombre de l'armée anglaise (p. 329).

Devant le pont de Bierges, le 18 juin, le maréchal Grouchy, fort animé par le refus du général Baltus de conduire un assaut d'infanterie, se précipite à bas de son cheval et s'écrie :

Si dans des circonstances difficiles on ne peut se faire obéir par ses subordonnés, il faut savoir se faire tuer pour l'obtenir (*Relation succincte*, p. 41).

Le « Waterloo » de Henry Houssaye.

Henry Houssaye allège les observations du maréchal, et les dénature en effaçant « dans des circonstances difficiles ». De là une nouvelle version :

Si l'on ne peut se faire obéir par ses subordonnés, il faut savoir se faire tuer (p. 469).

D'autre part, l'allocution de Grouchy à ses généraux, le 19 juin, telle que l'a arrangée Henry Houssaye (p. 474-475), ne procure qu'une idée tout à fait insuffisante de l'argumentation développée alors par le maréchal. Henry Houssaye a rejeté comme inutile le blâme adressé par Grouchy à Gérard, d'avoir, au cours de son intervention à Walhain, le 18 juin, atténué

par une improbation manifestée devant nombre de subordonnés la confiance qu'il est si désirable que l'officier particulier et le soldat portent à leur général en chef, confiance qui est un des éléments les plus nécessaires pour alléger le fardeau d'une obéissance que des circonstances difficiles rendent pénible et souvent incomplète. (*Relation succincte*, p. 38.)

Les sources étrangères n'ont pas été ménagées. Devant l'usage qu'a fait Henry Houssaye des assertions françaises on ne peut que suspecter et condamner irrévocablement toutes ses citations de Blücher, Müffling, Wellington et autres généraux ou officiers des troupes alliées, ainsi que tous les récits et jugements qu'il fonde sur leurs rapports, lettres et mémoires. Quelques précisions en instruiront.

Vers sept heures du soir, alors que la ligne anglaise fléchit, Wellington, malgré les efforts des Prussiens, éprouve quelque anxiété. D'après Henry Houssaye, Wellington murmure :

Il faut que la nuit ou les Prussiens arrivent (p. 392).

puis, aux officiers qui réclament des ordres, il répond :

Il n'y a pas d'autre ordre que de tenir jusqu'au dernier homme (p. 393).

Or l'un des témoignages retenus par Henry Houssaye, celui du lieutenant Woodberry, ne s'accorde nullement avec cette narration. Woodberry a écrit ces lignes :

Émile Le Gallo.

Une heure environ avant la fin, un aide de camp vint trouver le duc de Wellington et lui dit que la 5^e division était réduite de quatre mille à cinq cents hommes et qu'elle ne pouvait plus tenir : « Je n'y puis rien, dit le duc, il faut qu'ils gardent leur position comme moi, jusqu'au dernier homme. Dieu veuille que la nuit ou que Blücher arrive (*Journal du lieutenant Woodberry*, traduction française¹, p. 313-314).

Ailleurs Henry Houssaye retrace une anecdote chevaleresque :

Pendant cet intervalle, un cuirassier se détacha de son régiment qui se reformait à la Belle-Alliance, et, prenant le galop, descendit derechef la grande route. On le vit traverser toute cette vallée mortuaire où lui seul était vivant. Les Allemands postés à la Haye-Sainte crurent que c'était un déserteur : ils s'abstinrent de tirer. Arrivé tout contre le verger, au pied de la haie, il roidit droit sur les étriers son corps de géant, leva son sabre et cria : Vive l'Empereur ! Puis, au milieu d'une gerbe de balles, il rentra dans les lignes françaises en quelques foulées de son vigoureux cheval (p. 359).

Henry Houssaye renvoie à une lettre du lieutenant Graëme, de la Légion hanovrienne, dans les *Waterloo Letters*². Le lieutenant Graëme, — et non Graëme, — a en effet consacré, en 1842, une assez longue lettre à la bataille de Waterloo, dont il a pu, de la ferme de la Haye-Sainte, apercevoir plusieurs épisodes. La chevauchée du cuirassier français n'est pas décrite par le lieutenant Graëme avec la même complexité pittoresque. Il ressuscite ses souvenirs avec un réalisme beaucoup plus sobre :

At this moment a curious circumstance occurred. Both Armies were quiet in their positions, and the Artillery had ceased firing, when we perceived a single French Cuirassier riding down the *chaussée* towards us. As he approached he waved with his sword, so that I said he must be a deserter, and would not allow my men to fire. He rode close up to the *abatis*, and raising himself in his stirrups as looking to see what was behind it, then wheeled round his horse, and galloped back to the French position, and in the hurry I believe the gallant fellow luckily escaped our shots which were sent after him (p. 407).

On voit comment Henry Houssaye a orné le tableau. Emporté par son imagination, il exalte encore l'ardeur du cuirassier et la

1. Paris, Plon, 1896, in-12.

2. Cassell and Company, Limited : London, Paris and Melbourne. 1891, in-8.

Le « Waterloo » de Henry Houssaye.

traduit, à son gré, sous le cri fatidique de : Vive l'Empereur!, qu'une des innombrables interpellations échangées à toute époque entre combattants aurait aussi bien pu remplacer. Il n'est pas certain ni que ce cuirassier fût un « géant », ni que son cheval fût spécialement « vigoureux » : ce sont là des épithètes d'ordre épique, qui rappellent les chansons de geste. Et le cuirassier a-t-il vraiment échappé aux balles? N'importe, le scénario, incontestablement, révèle un habile coloriste, auquel le lieutenant hanovrien a remis seulement une ébauche, vague et pauvre, qu'il importait d'améliorer suivant un mode pathétique.

Bien entendu les historiens étrangers n'ont pas trouvé grâce devant Henry Houssaye. Il y aurait lieu de soumettre à une révision méthodique toutes les circonstances historiques, toutes les opinions qu'il prétend avoir découvertes dans les travaux de Siborne, du major von Damitz, de Clausewitz et de beaucoup d'autres écrivains militaires anglais, prussiens, hollandais, belges. Deux exemples empruntés à Clausewitz permettront de s'en convaincre.

Discutant les conséquences militaires qu'aurait déterminées une attaque de Napoléon en Belgique dès le mois d'avril 1815, Henry Houssaye prétend que, suivant Clausewitz, cette opération n'eût été « qu'un coup en l'air, sans influence sur le résultat de la campagne » (p. 88, n. 1). Mais Clausewitz est moins péremptoire et dans sa pensée et dans son langage. Le passage visé par Henry Houssaye a été quelque peu déformé, et il faut rétablir ainsi le texte de Clausewitz :

En stratégie rien n'est si important que de ne pas employer inutilement les forces avec lesquelles on veut porter un coup, c'est-à-dire de ne pas donner un coup d'épée dans l'eau. Or l'entreprise contre Wellington et Kleist, si elle avait réellement été heureuse, devait, jusqu'à un certain point, être regardée comme telle (Clausewitz, *La campagne de 1815 en France*, traduction française¹, p. 16).

Certes, le raisonnement de Clausewitz, dans ce dernier cas, n'a été qu'assez légèrement détourné de sa signification stricte. Mais

1. Paris, Chapelot, 1900, in-8.

Émile Le Gallo.

voici qui est très répréhensible. Henry Houssaye, commentant la bataille de Ligny, réfute Clausewitz :

Clausewitz, après avoir longuement et confusément argumenté, conclut « que 10 000 hommes sur les derrières de l'armée prussienne n'auraient fait que rendre la bataille plus douteuse en obligeant Blücher à se replier plus tôt ». C'est prouver la faiblesse de sa cause que de citer sciemment des chiffres faux. Clausewitz savait très bien que c'eût été non point 10 000, mais 20 000 cavaliers et fantassins qui auraient pris les Prussiens à revers (p. 491-492).

Cette prétendue démonstration de Henry Houssaye manque de la plus simple vérité. D'abord Clausewitz, à propos des 10 000 Français destinés à tourner Blücher, se réfère non pas à une arithmétique frauduleuse, mais aux chiffres produits par Napoléon lui-même, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815*¹. Dans son ouvrage (p. 80) Clausewitz, en effet, rappelle que suivant Napoléon celui-ci, le 16 juin, renouvela à Ney

l'ordre de se porter en avant des Quatre-Bras, et qu'aussitôt qu'il aurait pris position il eût à détacher une colonne de 8 000 hommes d'infanterie avec la division de cavalerie de Lefebvre-Desnoëttes et vingt-huit pièces de canon, par la chaussée des Quatre-Bras à Namur; qu'elle quitterait cette chaussée au village de Marbais pour attaquer les hauteurs de Bry, sur les derrières de l'armée ennemie (*Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon en 1815*, p. 91).

Il est donc tout à fait normal que Clausewitz, dans son investigation critique des ordres vrais ou faux de Napoléon, ait retenu le chiffre de 10 000 hommes, dont l'origine ne lui est nullement imputable. Quant aux 20 000 hommes, c'est-à-dire le corps de d'Erlon, qui auraient pu assaillir les Prussiens à revers, Clausewitz n'est nullement préoccupé de dissimuler systématiquement l'importance de cet effectif et l'utilité de sa coopération à la bataille de Ligny, au cas où d'Erlon y eût pris part. Car Henry Houssaye n'a pas vu, ou, peut-être, n'a pas voulu mettre en lumière, que Clausewitz non seulement ne disserte que sur le chiffre de 10 000 hommes, 8 000 fantassins avec des cavaliers et des artil-

1. Paris, Barrois aîné, 1820, in-8.

Le « Waterloo » de Henry Houssaye.

leurs, énoncé par Napoléon lui-même, mais en outre que Clausewitz n'admet point la réalité d'un ordre de Napoléon à d'Erlon pour attirer le 1^{er} corps sur le champ de bataille de Ligny. Clausewitz est fort clair sur ce point essentiel :

Il est presque impossible que Bonaparte lui-même l'ait appelé, car comment son apparition aurait-elle pu faire naître la crainte que ce fussent les Anglais? Comment d'Erlon aurait-il pu de nouveau faire demi-tour, comment aurait-il pu n'être pas question de ce corps dans les dispositions et les ordres à Vandamme? (p. 101).

Si Clausewitz regarde comme « presque impossible » le fameux ordre au crayon, ou tout autre analogue, de Napoléon à d'Erlon, sa discussion ne saurait avoir et n'a pas effectivement pour but d'en contester l'efficacité. Que reste-il désormais des censures de Henry Houssaye?

D'ailleurs aucun écrivain militaire, pas plus Clausewitz que ses successeurs, n'a jamais pu songer à nier que l'absence de d'Erlon soit aux Quatre-Bras, soit à Ligny, ait eu les plus considérables résultats. Clausewitz reconnaît formellement que « cette inutile marche et contre-marche de 20 000 hommes, à un moment où on avait tant besoin de toutes les forces, est une faute capitale » (p. 102).

Approfondies isolément, certaines des fautes commises par Henry Houssaye dans sa documentation pourront sembler bénignes, négligeables. Mais il faut bien considérer que pendant des centaines de pages, 566 exactement, le *Waterloo* de Henry Houssaye accumule avec profusion les trompeuses citations et les témoignages douteux, et qu'une analyse des deux autres tomes de 1815 vérifierait pareilles lacunes, pareilles combinaisons. Il importe d'éviter scrupuleusement l'erreur de Henry Houssaye à une époque où les études napoléoniennes, se dérochant définitivement à la légende, réclament une infatigable probité, une application persévérante, et, par-dessus tout, le respect des textes, ce legs entre tous précieux d'un héroïque passé.

ÉMILE LE GALLO.